

Romans de l'auteure :

Jusqu'au bout du destin *Roman*

Contrariété d'un gaucher...*Roman*

La fille sur les photos...*Roman*

L'Inattendue *Roman*

C'est juste la vie *Roman*

Quand s'alignent les planètes *Roman*

Contours du jour qui vient *Roman*

Rousses...*Roman*

Editions L'Air du Temps

Martine THORRE-GACHET

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

ISBN : 979-10-424-4543-0

**LA MERE
BUISSONNIERE**

Roman

Martine THORRE-GACHET

Heureusement, il nous reste la nostalgie...

*« Beaucoup d'hommes ont un orgueil
Qui les pousse à cacher leurs
combats et à ne se montrer que
victorieux » (Honoré de Balzac)*

*« L'amour d'une mère c'est comme l'air :
c'est tellement banal qu'on ne
le remarque même pas. Jusqu'à ce
qu'on en manque. (Pam Brown)*

*« La vie a plus d'imagination que
n'en portent nos rêves » (Ridley Scott)*

BLANCHE

Un début d'après-midi de septembre à Bénodet, petite ville de Bretagne. Un soleil de plein été éclaboussait les tombes du petit cimetière. Beaucoup de personnes autour de celle de Guénolée Botrel étaient venues lui témoigner leur attachement ou lui dire adieu. Le bagad de Lann-Bihoué jouait « Amazing Grace », ajoutant une émotion supplémentaire au chagrin que je voyais sur les visages.

Je ne retenais pas mes larmes, je savais ce que je devais à Guénolée, la nourrice que je souhaitais à tous les enfants dont la mère ne pouvait assurer ce rôle. Nolée, comme je l'avais toujours appelée, Guénolée était trop difficile à dire pour un petit enfant, m'avait non seulement donné son lait il y avait quarante-quatre ans, mais m'avait aidée à me construire, me transmettant ses valeurs et sa vision d'un monde qu'elle avait dû cependant élargir à l'adolescence. Je regardai ma montre, me retournant vers l'entrée du cimetière, pestant intérieurement contre ma mère, *la Suisse est moins loin que la Floride et moi, je suis là pourtant*

Mes yeux rencontrèrent à ma gauche un regard qu'il me sembla reconnaître, mais je tournai la tête pour recevoir des mains d'un enfant de chœur, une rose blanche que je fus invitée à jeter sur le cercueil déjà dans la tombe. Geste reproduit par chaque personne des deux rangs. L'homme dont j'avais accroché le regard s'approcha aussi et lorsqu'il se retourna, je reconnus mon presque frère, mon presque amoureux, Emile Ledroff, le petit garçon au regard transparent élevé lui aussi par Guénolée. Nous nous étions perdus de vue quand nous étions partis en pension, à l'âge du lycée, lui à Paris et moi à Concarneau. Nolée m'avait dit que ses parents s'étaient installés à Gérone avec lui pour gérer un hôtel mais que depuis, elle n'avait plus de nouvelles, ce qui la rendait triste. Moi aussi, j'étais loin, mais j'avais gardé avec ma nounou des rapports réguliers et je venais revoir ma chère Nolée et ma Bretagne dès que je rentrais en France pour mon travail.

Je remis mes lunettes de soleil, cherchai Emile parmi le monde mais je ne le vis pas. Il était déjà parti ou enfui... Je me dirigeai vers la sortie du cimetière, j'avais présenté mes condoléances à la famille de Nolée devant l'église Notre-Dame-de-la-mer. On m'avait invitée à me joindre à la réception dans le jardin de mon enfance et j'étais heureuse à l'idée de revoir les

cousins et cousines qui venaient souvent jouer avec moi et Emile.

Je pris ma voiture de location pour rejoindre la pointe de Groasguen et ressentis comme chaque fois que je passais par ce chemin, le plaisir de la beauté parfaite, à laquelle, par ma vitre ouverte, s'ajoutait l'odeur du varech que j'aimais tant.

La famille Botrel avait bien fait les choses. Une table était dressée devant la modeste longère de Nolée qui avait changé de couleur depuis mon enfance. Le bleu des volets en bois était maintenant gris anthracite et les huisseries avaient été remplacées par du PVC également gris. Nolée m'avait dit combien c'était plus simple à entretenir pour son corps vieillissant. Pourtant, Nolée n'était pas si âgée, elle allait avoir soixante-quinze ans lorsque son cœur s'est arrêté de battre.

Toutes les spécialités bretonnes étaient réunies sur la table : la saucisse de Ouessant et de Molène, l'andouille de Guéméné, la cotriade, les huîtres, le Kouign-amann, les fars et évidemment des galettes variées.

Alan, le fils aîné de Nolée, avec un bébé dans les bras, est déjà grand-père et très fier de l'être à cinquante ans. Son frère, Arthur, avec qui j'ai partagé le

lait de Nolée, était particulièrement dévasté par sa mort. Il me tomba dans les bras, se demandant comment il allait vivre sans sa mam. Arthur ne s'était jamais marié et avait toujours vécu dans cette maison et au décès de son père il avait veillé sur elle, ne la quittant jamais plus de deux jours, me confia-t-il entre ses larmes.

—Il est trop tôt pour l'instant, mais tu vas trouver ton chemin, tu ne dois pas t'enfermer dans cette maison, tu as protégé ta mère, tu as été présent pour elle, maintenant, tu dois penser à construire ta vie, rencontrer du monde, partir en voyage, tiens par exemple, tu pourrais venir me voir en Floride, ma maison est assez grande pour t'accueillir...

Je voyais à travers cet homme en larmes, le petit garçon grassouillet que son aîné prenait plaisir à provoquer et à humilier. Je savais bien qu'il ne viendrait jamais me rendre visite, que l'océan Atlantique était bien trop vaste pour lui et qu'il irait chaque jour sur la tombe de sa mère.

Des voisins, des amis, hommes et femmes, des cousins, des cousines qui m'ont connue petite fille, discutèrent chaleureusement avec moi, me demandant quelle était ma vie, mais je préférais m'intéresser à la leur, éludant les réponses que je n'avais pas envie de

donner ; je n'avais pas oublié les interrogations des adultes devant cette *adorable petite fille* qui n'intéressait pas sa mère. Ma mère, si belle, si élégante, si fine, si parfumée au 5 de Chanel, impressionnait ces femmes modestes et attisait le désir des hommes... Je me cachais pour ne pas les entendre et très tôt, j'avais construit ma carapace, refusant leur pitié. Mais en ce jour de deuil et malgré mon chagrin, j'écoutais avec plaisir ces gens qui me rappelaient des moments et des anecdotes de mon enfance bretonne, réchauffée par la tendresse de Nolée. C'est elle qui avait eu les gestes d'une mère, elle qui me prenait dans ses bras quand la mienne repartait après deux jours de visite biannuelle durant lesquels elle avait du mal à cacher son ennui. Moi, émerveillée par cette femme que je pensais être une fée, ne la lâchais pas d'une semelle, même si je sentais confusément que cela l'agaçait. Elle sentait si bon et elle était si belle... Dans les jours qui suivaient ces visites, j'en voulais à Nolée ne pas être *Elle*, lui disant méchamment qu'elle était grosse et mal habillée. Mais la cruauté de l'enfance cédait rapidement devant la tendresse et l'amour de Nolée.

—Bonjour Blanche Delonelle...

J'avalai ma bouchée de galette et levai les yeux sur Emile. Je lui souris et dis :

– Emile... On s’embrasse, non ?

Il semblait plus mal à l’aise que moi qui, déjà, lui donnait une accolade à l’américaine, sans baiser. Nous nous sommes regardés, étonnés l’un et l’autre, cherchant sur nos visages d’adultes les traces des anciens enfants que nous fûmes. Nos sourires et nos yeux n’avaient pas changé, les joues et les rides s’étaient creusées. Emile était un homme grand et costaud, il avait un an de plus que moi et toujours sa tignasse blonde mais coupée en un carré court. Il portait un costume bleu marine de bonne facture qui ne dissimulait pas un embonpoint naissant.

Moi, je suis une femme mince, au carré châtain lisse, sans maquillage, bronzée par le soleil de Floride, pas le genre de femme sur laquelle on se retourne, mon seul attrait est mon sourire que les dentistes américains ont bien réussi. Je dus lever la tête pour le regarder.

–Sais-tu que 26 ans ont passé depuis l’année du bac ? commençai-je. Avant que tu ne fuies à Gérone ? Qu’as-tu fait depuis cette année-là ? Même Nolée disait tout ignorer depuis votre départ. Je t’en veux de nous avoir sorties de ta vie Emile, je m’étais promis de te le dire si un jour on se retrouvait. Voilà, c’est fait.

–Tu as raison, j’ai été en dessous de tout. Un petit con égoïste qui croyait tout savoir mieux que les autres et qui voulait réussir socialement. J’ai juste gagné de l’argent mais je n’ai pas réussi grand-chose. Deux mariages, deux divorces, heureusement pas d’enfant, j’aurais fait un père lamentable...

–Que de flagellations ! C’est vite résumer 26 ans de ta vie ... Tu exagères probablement ce triste bilan.

–Si nous décidons de nous revoir, je développerai, promis... Et toi, quel bilan ?

–Je me trouve bien trop jeune pour faire le point sur ma vie ! J’ai encore plein de choses à vivre. Je peux cependant te dire que je ne me suis jamais mariée, que je n’ai pas d’enfant, que j’ai déjà vécu avec des hommes, que j’aime mon indépendance et que jamais plus je ne la sacrifierai ! Voilà, ça te convient comme bilan ?

–Je vais reprendre un peu de ce vin de Loire que je trouve excellent, tu en veux ?

Avant que de nouveaux arrivants nous séparent, je lui demandai des nouvelles de ses parents qui coulaient une douce retraite à Gérone, puis nous nous fîmes une mimique d’excuse comme un regret de ne pouvoir continuer notre conversation.

Je devais me rendre à Paris, mais il me fallait d'abord ramener à Rennes la voiture de location. J'y serai dans deux heures, j'avais réservé un hôtel et je prendrais un train le lendemain, je serais à l'heure pour mon rendez-vous dans une galerie d'art contemporain parisienne située dans le Marais.

Je pris congé de la famille Botrel avec beaucoup d'émotion, cette bouffée d'enfance faisait ressurgir tant de choses. Mais j'avais surpris une conversation entre deux voisines qui regardaient Emile :

Si Nolée avait su qu'il avait des commerces à Rennes... il est jamais venu la voir, c'est pas maintenant qu'elle est morte qu'il faut venir faire le beau...

Je partageai cette triste analyse. J'aurais aimé savoir pourquoi il n'avait jamais donné signe de vie. Je m'approchai d'Emile et lui donnai ma carte avec mon téléphone.

- Si tu passes à Palm Beach... lui dis-je en l'embrassant.
- Pas trop mon quartier, mais qui sait ?

Une heure et demie de train de Rennes jusqu'à la gare Montparnasse. Pas la mer à boire pour moi qui ai toujours aimé les trains, bien que je ne le prenne pas souvent depuis que je vis en Floride. L'avion est plus pratique et si nécessaire, je loue une voiture mais la conduite sur les highways américaines (qui peuvent compter jusqu'à 26 pistes) m'épuise, tant la concentration y est à son paroxysme.

Je laisse aller ma tête contre la vitre, la place à côté est vide, ce qui m'arrange car je n'ai surtout pas envie de compagnie, la journée d'hier, empreinte de nostalgie, a perturbé mon sommeil et la somnolence me gagne.

Des images d'enfance affluent, Alan et Arthur courant après moi et Emile dans le grand champ derrière la maison de Nolée. Je revois la longue chevelure d'Emile flottant devant moi. On le prenait souvent pour une fille car à l'époque, les garçons portaient rarement les cheveux jusqu'à la taille. Notre complicité était évidente et les deux garçons nous poursuivaient en criant *oh les amoureux-eux, Emile aime Blanche ! Blanche aime Emile !* De plus, nous avions le

même jour d'anniversaire, nous avons décidé que nous étions *jumeaux d'étoile*... Nous avons dix ans, Emile était un enfant unique très aimé que ses parents avaient confié à Nolée la mort dans l'âme, et qui venaient le chercher chaque vendredi. Ils géraient une grande brasserie à Douarnenez, ce qui ne leur permettait pas de s'occuper de leur petit en semaine. Je le voyais partir en simulant une indifférence que je n'éprouvais pas mais avec une jalousie qui me déchirait le cœur. Une autre image revient : Emile qui dès que le soleil sortait, portait des gants car sa mère voulait lui garder sa peau blanche comme celle des aristocrates, *je ne veux pas que mon petit prince ressemble à un gitan !* Ce à quoi Nolée répliquait que *le Bon Dieu avait fait le soleil pour faire pousser les plantes et les enfants, et que c'est plein de vitamines, le soleil !* Ma mère à moi, se mettait en maillot de bain dès qu'elle arrivait et passait de longs moments sur la chaise longue rayée de bleu délavée par les étés. Elle se voulait bronzée, cela mettait en valeur ses yeux gris clair.

Bien sûr, Alan et Arthur m'acceptaient dans leurs jeux et leurs rires, mais eux, ils avaient leur mère chaque jour. Nolée prenait soin de partager sa tendresse entre nous trois, me disant parfois que j'étais la petite fille qu'elle n'aurait jamais. Mais ces samedis et ces dimanches creusaient encore ma différence. Depuis mes cinq ans, les Botrel m'avaient expliqué que ma

maman était mannequin pour une grande maison de couture à Paris et qu'elle voyageait partout dans le monde et qu'elle ne pouvait pas emmener sa petite fille avec elle. *Version officielle et en partie vraie.* Sûre que cette mère, avec sa taille si fine enfermée dans de larges ceintures, ses hanches étroites serrées dans des pantalons « corsaires », dans une jupe entravant sa démarche, son rouge à lèvres intense, ses cheveux noirs coiffés en chignon banane, ses clips colorés aux oreilles, ses talons vertigineux, était une apparition insolite dans ce petit village breton où les femmes ne lui ressemblaient en rien... Je m'étonne de cette émotion encore si présente lorsque je fais remonter mes souvenirs. Tout est encore si précis, le cliquetis des bracelets de ma mère, *la belle Madeleine*, comme disaient les gens en parlant d'elle, la façon dont elle rejetait la fumée de sa cigarette avec un geste élégant que j'avais bien essayé d'imiter à l'adolescence, en vain. Pour l'enfant que j'étais, tout ce que faisait ma mère provoquait une admiration éperdue. Lorsque je grandis, Madeleine me parla un peu de sa vie de mannequin de haute couture, se plaignant des heures d'attente dans les salons de Mademoiselle Chanel qui modelait sur elle les toilettes coûteuses que les riches clientes devraient avoir envie d'acheter. Elle se déhanchait avec grâce, tourbillonnait devant moi

comme elle disait le faire lors des défilés. Elle me racontait que si elle l'avait pu, elle m'aurait emmenée à l'étranger dans ses valises mais que Mademoiselle Chanel ne l'aurait pas voulu. Et il fallait bien gagner de l'argent afin que Nolée puisse s'occuper de moi, me nourrir, m'acheter des vêtements, des jouets et des livres. Je ne me posais pas la question de savoir pourquoi elle m'avait mis en nourrice aussi loin de Paris, je le comprendrai plus tard bien sûr. Je n'avais manqué de rien, Madeleine me portait deux fois par an une jolie garde-robe que les filles à l'école m'enviaient, des jeux et des poupées, Barbie était ma préférée. Ma mère arrivait parfois avec des cadeaux pour Nolée. Le plus surprenant fut un bouquet de légumes mis en scène dans une immense corbeille en osier, drapée dans un papier transparent : trio de poivrons flamboyants, carottes aux plumets vert tendre, tomates joufflues, fenouils gonflés, choux-fleurs d'une blancheur de craie, poireaux prétentieux qu'encadraient des laitues et des scaroles. C'était magnifique et Nolée attendit quelques jours avant de détruire ce joli bouquet pour cuire les légumes, non sans avoir vu défiler dans sa maison beaucoup de villageoises émerveillées et avoir gagné un certain prestige...

Ma mère, que mes yeux d'enfant éperdue d'amour voyaient comme un être hors du commun dont la démarche ondulante sur ses hauts talons m'éloignait de la vraie vie, celle de Bénodet, Bretagne...Cependant, il n'était jamais question d'un père jusqu'au jour où j'ai posé la question attendue depuis longtemps : *Il est où mon père et qui c'est ?* J'avais huit ans, savais ce qu'était la mort car Nolée tuait ses poules et ses lapins, la réponse me fut donnée sans hésitation par ma mère une fin d'été : *Il est mort, c'était un militaire de carrière.* J'entendis militairedecarrière en un seul mot, je n'eus pas d'autres explications, ma mère s'éloignait déjà pour refaire sa valise. Plus tard, je questionnai Nolée qui se contenta d'un *tu demanderas à ta mère quand elle reviendra*, ce que je ne fis pas, ayant intuitivement compris que le sujet était risqué ; je ne voulais pas que ma mère se fâchât, elle restait trop peu de temps avec moi... Cependant, l'année de mon entrée au collège, elle me dit que mon père *militairede carrière* était mort avant ma naissance et qu'elle avait eu le malheur de perdre ses parents presque en même temps, dans un accident de voiture, sinon elle m'aurait confiée à eux et non à Nolée. A ces annonces tragiques, mes larmes coulèrent, elle déclara que c'était stupide de pleurer pour des gens que je n'avais pas connus et que j'étais sa seule famille...

Je crois que j'ai dormi jusqu'à la gare Montparnasse et l'agitation des passagers qui récupèrent leurs bagages et un enfant qui hurle qu'il a perdu son doudou, me réveillent.

J'ai réservé un hôtel dans le Marais, rue Mahler et je prends un taxi.

C'est un hôtel sans grand charme mais très confortable, j'y resterai deux nuits avant de me rendre chez ma mère en Suisse, à Locarno. Madeleine a acheté 20 ans plus tôt un bel appartement qui donne sur la pointe septentrionale du lac majeur, bordée par la superbe promenade Lungano Giuseppe Motta. Je m'y rends chaque fois que mon travail m'amène en France malgré le peu de chaleur avec laquelle ma mère me reçoit chaque fois. La carrière de mannequin haute couture n'ayant qu'une durée limitée dans le temps, la fraîcheur et la beauté ayant une date de péremption précoce, la belle Madeleine Delonelle s'engagea sur un autre chemin, restant cependant dans le luxe et la légèreté. Elle devint organisatrice de fiançailles et de mariages, elle qui n'avait jamais eu l'occasion d'organiser le sien, grâce aux relations, disait-elle, qu'elle avait nouées dans le milieu de la mode pendant dix ans. Elle ne devint pas pour autant plus présente pour moi qu'elle inscrivit au collège Emile Zola à Rennes.

J'en fus désespérée, j'avais rêvé que ma mère me fasse venir à Paris, quitte à être interne certes, mais je l'aurais vue chaque fin de semaine. Madeleine, une fois encore, argua qu'elle était prise par son travail surtout les samedis et dimanches, jours des mariages. Nolée soupira, leva les yeux au ciel, se retint encore une fois de demander à Madeleine quelle genre de mère faisait passer son enfant après sa vie personnelle, question qu'elle se posait depuis onze ans et que je l'ai souvent entendu marmonner. Que mon père fût un militaire de carrière ou un marin rencontré dans un port lui importait peu, elle voyait mon chagrin de petite fille face à l'indifférence de sa mère. Bien sûr, elle aurait eu de la peine si j'étais repartie avec elle à Paris ; elle savait bien qu'un jour, je partirai vivre ma vie, mais elle souffrait pour moi. J'avais appris à cacher mes larmes et malgré tout, je défendais Madeleine bec et ongles lorsque quelqu'un m'interpelait sur ma drôle de mère.

Depuis l'enfance je vivais un amour non réciproque, le pire de tous, celui que la mère refuse à son enfant.

Je vérifie sur mon téléphone l'heure de mon vol pour Locarno, rectifie l'ordre de ma coiffure que j'aime stricte et lisse, ferme ma porte et descends à la salle à manger prendre mon petit déjeuner.

La salle du restaurant de l'hôtel est presque vide, il est tôt. La pièce n'est pas chaleureuse mais le buffet est copieux et tentant. Je me fais une corbeille de viennoiseries, une serveuse souriante me sert un grand café et après avoir bu un jus de pamplemousse, je regagne ma chambre, et me brossant les dents, je constate une fois de plus que je n'ai hérité de ma mère que ses yeux gris, je ne saurais jamais si mes traits et ma denture portent les traces du *militairedecarrière*.

Allez Blanche, on arrête la plainte... Blanche, pourquoi ce prénom couleur de mobilier d'hôpital, qui avait soufflé ce prénom à ma mère ? Avait-elle vu le film d'Elia Kazan « un tramway nommé désir » dont l'un des personnages, Blanche Dubois, s'invente une vie rêvée ? J'espère que non car pourquoi s'inspirer de cette femme pitoyable qui veut être ce qu'elle n'est pas et glisse vers la folie ? Aux Etats-Unis,

on m'appelle souvent White car Blanche est difficile à prononcer et j'ai fini par accepter ce jeu autour de mon prénom...

Je rassemble mes affaires, ferme ma valise à roulettes, descends dans le hall où je demande à l'hôtesse de me garder mon bagage jusqu'en début d'après-midi. C'est l'été indien à Paris, il y fait plus chaud qu'en Bretagne. Je regrette d'avoir enfilé un pull à col roulé sous mon blouson en cuir mais ma jupe plissée longue et rouge frôlant mes boots de motarde, est légère. Quand je suis en Floride, on me trouve une allure très française, ce qui m'amuse car j'y vis depuis bientôt vingt ans. Je n'apprécie guère les tenues vestimentaires souvent outrancières portées là-bas et si je n'ai pas appris grand-chose de ma mère, peut-être que je lui dois une certaine élégance, produit d'un mimétisme ou de mes gênes...

Toutes les fois où je suis venue à Paris, je n'ai pas eu la chance de voir la magie du soleil sur l'architecture somptueuse de la ville. J'arrive à mon rendez-vous un peu en retard mais je connais le galeriste à qui j'achète régulièrement des œuvres.

—Blanche, quel plaisir de vous revoir chez nous ! Vous allez avoir du mal à choisir, nous avons reçu des

merveilles depuis que vous avez consulté notre catalogue et notre dernier coup de fil...

—Mais je l'espère Bertrand, je viens de loin pour vous...

Bertrand est un homme laid et raffiné, très élégant toujours, dont le charme indéniable tient, entre autres, à l'épaisse chevelure blanche qu'il secoue souvent pour ponctuer son propos. Il est d'une culture phénoménale et prétend qu'il a bien connu Basquiat en 1983 et serait très riche s'il lui avait acheté son *King Alfonso*.

—J'ai pensé à vous, cher Bertrand, avec la polémique au sujet des 25 peintures de votre ami Basquiat retrouvées et exposées au musée d'art moderne d'Orlando. Etes-vous de ceux qui pensent qu'elles ne sont pas de lui ?

—Je vous propose de vous exposer mon point de vue autour d'un déjeuner, Blanche, mais je veux d'abord vous présenter nos merveilles...

Une jeune femme au carré impeccable qui bouge au son de ses immenses créoles, me sourit, en conduisant des clients au comptoir. Puis elle s'approche de Bertrand, attendant de m'être présentée.

—Blanche, voici Bethsée, ma nouvelle collaboratrice, qui va s'occuper de vous aussi bien que moi, que dis-je,

bien mieux que moi, elle est bardée des diplômes que je n'ai pas...

La jeune femme me tend une main molle que je mets de la vigueur à serrer.

—Ravie de vous connaître, Bethsée, j'ai déjà fait une sélection et j'ai hâte que vous me montriez les œuvres, je sais que mon choix est éclectique mais c'est à la demande de certains de mes clients...

Je suis la jeune femme à travers la galerie, immense univers de couleurs et de mise en lumière artificielle des tableaux. J'aime cette ambiance feutrée, caressée par un quartet de Schubert. A l'extérieur, les gens pressés courent à leurs occupations, à travers les rues encombrées de camions de livraison, de trottinettes aveugles et de klaxons agacés. L'ambiance des galeries d'art me procure toujours cet apaisement, je m'y sens protégée de la violence d'un monde que je fuis de plus en plus.

Bethsée me conduit devant *l'allegro pastorale* de Paolo Perfranceschi, la « *swimming pool* » de Borowski et « *la Bicyclette* » de Marek Okrassa. Je vais devoir casser ma tirelire mais je revendrai ces tableaux avec une belle plus-value, mes clients sont de riches amateurs.

Je signe donc un gros chèque que je demande à Bertrand de ne pas encaisser avant mon appel car j'ai besoin de l'argent de mes clients pour régler cet achat. Bertrand connaissant mon sérieux, me rassure.

Je quitte la galerie sans attendre le déjeuner avec lui car je veux voir l'exposition Sarah Bernhardt au Petit Palais. J'ai l'habitude de marcher, les 5 kilomètres qui me séparent du musée me permettent de déambuler dans un des beaux quartiers de Paris que j'aime particulièrement. Cette ville m'a toujours éblouie, j'avais espéré pouvoir y faire mes études aux Arts déco mais à l'issue du concours d'entrée, j'avais terminé à la 82ème place et l'école ne prenait que 80 élèves. Cependant, j'avais été admissible aux Arts déco de Strasbourg. Envolé mon rêve de vivre à Paris, près de ma mère qui avait eu du mal à cacher sa satisfaction que je sois prise à Strasbourg.

J'ai fait mes études secondaires au lycée Laënnec à Pont-l'Abbé. Chaque matin, je montais dans le bus scolaire avec Emile et Arthur mais si notre complicité était évidente chez Nolée, une pudeur nouvelle nous avait séparés dès la sixième. Emile rejoignait ses nouveaux copains et moi, timide et méfiante, qui avais mis plus de temps à m'intégrer dans un groupe de filles, je l'observais avec tristesse, en

restant avec Arthur, aussi réservé que moi. Quant à Alan, il avait quitté l'école dès qu'elle ne fut plus obligatoire, pour un apprentissage chez un charpentier. Mais de retour chez Nolée, ma connivence avec Emile reprenait.

Emile avait très vite été un objet d'intérêt au collège. Aucun garçon n'avait les cheveux à la taille et s'il arrivait le matin avec un catogan soigneusement coiffé par Nolée, l'élastique disparaissait à la récréation du matin et Emile, grand et costaud pour ses douze ans, apparaissait tel le guerrier blond et celte qu'il rêvait d'être. Nous étions tous les trois dans la même sixième. J'aimais beaucoup l'école et j'étais la seule. Arthur aurait voulu être ailleurs, en train d'aider sa mère au jardin ou à la plage à chercher des crabes. Emile n'aimait qu'une seule matière, les mathématiques, ce qui allait lui servir plus tard, et détestait toutes les autres. Moi, bien sûr, je l'aidais à combler ses nombreuses lacunes. Grâce à moi, les deux garçons pouvaient expédier rapidement les devoirs pour aller jouer. Moi, j'étais l'artiste... Non seulement, j'étais très bonne élève mais j'étais douée pour le dessin et je m'intéressais à toutes les formes d'art. Aussi, personne ne fut étonné lorsque je déclarai que je serais directrice du Louvre quand je serai grande...

Je voue à Sarah Bernhardt, artiste rebelle, insolente, audacieuse, insupportable, fantasque, généreuse et surtout libre, une admiration depuis l'adolescence. Peut-être parce que je ne possède pas les qualités que je lui envie, ni les défauts d'ailleurs... Les sublimes photos en noir et blanc de Nadar, les peintures de Mucha, les sculptures de la comédienne qui avait tous les talents, m'enchantent ainsi que la mise en scène de l'exposition. Je pense en sortant à la devise de cette femme dont la vie personnelle ne fut pas toujours simple : « *quand même* ». Malgré les obstacles, elle avançait *quand même* et elle avait réussi tant de choses, cette sacrée bonne femme !

Bien sûr, j'avais *quand même* réussi ma vie professionnelle malgré mon énorme carence d'amour maternel, je ne m'étais pas laissé couler, je me battais seule, mais je me battais...

Pendant mes études à Strasbourg, j'ai rencontré Barthomé, étudiant l'art contemporain comme moi. Il était blond comme les blés et avait l'accent du nord de la France. Tous les deux nous

recevions une bourse de l'Etat et notre colocation n'en avait que le nom. Ce fut mon premier amant et mon premier amour. Après la séduction et la conquête de cet homme, le trop plein d'amour que je n'avais pas pu donner, signa la fin de notre histoire. A la suite de cette défaite d'amour programmée, j'ai analysé sans complaisance mon attitude dévastatrice dans notre couple. A vouloir être toujours avec lui, à ne jamais lâcher sa main, à ne lui laisser aucune respiration, à croire que j'étais son double, qu'il était mon homme-cœur, à l'empêcher de voir ses amis sinon *je me jetterais par la fenêtre*, Barthomé passa sa licence avec moi et me quitta le soir même.

Mon chagrin, immense bien sûr, fut atténué grâce à un stage qui se prolongea par un véritable emploi dans un musée parisien. Je me suis plongée éperdument dans mon travail ce qui m'aïda ainsi que le firent deux de mes collègues qui devinrent mes amis.

Ils étaient gais et empathiques. Sacha et Zélie me rappelèrent que j'étais très jeune, que ma vie commençait, qu'il me fallait oublier cette histoire d'amour qui n'en était peut-être pas une finalement. J'ai réussi, un soir où l'alcool m'avait aidée, à leur parler de ma mère adorée et buissonnière, de ma mère en

pointillés, de cette tendresse passionnée mais univoque qui avait fait de moi une boulimique de l'amour.

Sacha m'entraîna dans des fêtes où je rencontraï une faune qui ne me ressemblait pas, j'ai fumé autre chose que du tabac, suivi des garçons auxquels je ne donnais jamais mon numéro de téléphone mais auxquels je pris juste ce qui me faisait du bien.

Parfois ma mère venait à Paris, descendait à l'hôtel Raphaël dans le 4^{ème} où elle avait ses entrées depuis longtemps. Madeleine me donnait rendez-vous dans le somptueux hall de l'hôtel ou dans sa chambre selon son degré de fatigue générée par les courses dans les boutiques du quartier. Je n'aime pas ces chambres aux meubles louis XV, aux dorures prétentieuses, dans lequel j'étouffe. Seul le balcon avec la vue sur la tour Eiffel me plaisait. Le soir, ma mère m'invitait à dîner sur la grande terrasse de l'hôtel, les lumières douces tamisaient son visage, flattaient son regard et faisaient étinceler l'argenterie plus que le soleil de midi.

Je prenais du plaisir à m'habiller très ordinairement ces soirées-là, laissant à ma mère son élégance sexy qui faisait tourner les têtes. Evidemment, les réflexions acides ne tardaient pas et je jubilais intérieurement de ne pas lui faire honneur. Elle ne

m'aimerait jamais, pas plus qu'elle n'avait aimé l'adorable petite fille que j'étais, l'adolescente gracile qui jouait pour elle à être élégante. Je me disais que je n'avais plus à la séduire, à me faire aimer... Madeleine ne s'intéressait qu'à elle, à sa beauté finissante, à ses locataires parisiens mauvais payeurs, à ses amis suisses dont elle se voulait l'inspiratrice dans la décoration de leurs villas somptueuses. Nous ne vivions pas sur la même planète. Mais hélas, malgré tout, cette femme, je l'aimais... Il eût été moins douloureux de la détester, je n'aurais rien attendu d'elle, la porte aurait été fermée. Que n'aurais-je donné pour que cette femme me prît une fois contre elle sans craindre d'abîmer son maquillage...

Pour l'instant, je suis dans le taxi qui me conduit à Roissy, le chauffeur est bavard, il râle dans les bouchons qui embouteillent la capitale, contre le maire, les couloirs de bus dédiés maintenant aux vélos et aux trottinettes, je compatis poliment mais mes pensées sont ailleurs. La rencontre avec Emile a fait remonter des éclats d'enfance, il avait été plus que mon ami, il était mon amoureux, on se marierait quand on serait grands, on partirait en Amérique, on traverserait l'Atlantique sur un bateau comme le Titanic, on irait voir les gratte-ciels, les cow-boys et les Indiens.